

L'énigme de la littérature personnelle

Pierre Hébert

Volume 20, numéro 3 (60), printemps 1995

André Brochu

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201204ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201204ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, P. (1995). L'énigme de la littérature personnelle. *Voix et Images*, 20(3), 731–737. <https://doi.org/10.7202/201204ar>

Revue des revues

L'énigme de la littérature personnelle

Pierre Hébert, Université de Sherbrooke

La littérature personnelle a dû patienter longtemps avant que la critique ne daigne lui octroyer son certificat de naissance ; les rapports entre ce genre et son appropriation par les études littéraires désignent plutôt l'histoire d'une indifférence, voire d'un refus. Que l'existence précède la reconnaissance se conçoit aisément mais, ici, la réflexion critique pour l'affirmer s'est énoncée bien tardivement. Heureusement, tout vient à point à qui sait attendre, car la tortue critique a maintenant bien rattrapé le lièvre créateur. Peut-être même — ô paradoxe ! — est-elle en voie de le dépasser, puisqu'il faudrait aujourd'hui plus de temps pour sonder la nuée d'études sur le corpus de la littérature personnelle que pour lire les œuvres elles-mêmes.

Que l'on partage ou non l'approche de Philippe Lejeune n'a ici aucune importance : celui-ci aura été ce que Genette représente pour la narratologie, par son travail de cristallisation. Et, à ce propos, il faut noter l'allure très rigide, mécanique, que s'est donnée la première théorie à ce sujet. Les débats Lejeune-Gusdorf sont les témoins de deux discours irréductibles autour de cette notion, s'apparentant à la « pensée magique » de *pacte autobiographique*.

Dieu merci, le discours a changé, j'oserais même dire a *évolué*, depuis une vingtaine d'années. *Tangence* propose ainsi un numéro intitulé « Authenticité et littérature personnelle » qui tente d'explorer « la profonde ambivalence de ce type d'écriture qui joue à la fois avec le réel auquel appartient, dans une certaine mesure, son système référentiel extratextuel et avec l'imaginaire, dimension intrinsèque à tout acte scriptural, à toute transposition du réel¹ ».

Ce recueil d'études pose de multiples et intéressantes interrogations. Yvan Lamonde ouvre la réflexion avec un plaidoyer relevant l'importance de la littérature personnelle pour l'histoire des idées : « La littérature personnelle est un terreau incomparable pour scruter la genèse des idées, des aspirations, des déceptions ; elle est l'humus où poussent les motivations, les désirs, les projets de ceux qui auront été des acteurs de premiers ou de seconds rôles² ». Manon Brunet livre une étude « d'épistémologie appliquée » à la « réalité de la fausse lettre » : « les lettres ont été écrites et lues et ont fonctionné, ont performé,

dirait-on aujourd'hui, ont provoqué d'autres lettres, d'autres pratiques, et c'est là que se trouve la véritable preuve de leur authenticité» (p. 48)³.

Quelque chose de nouveau se passe ici : un numéro intitulé «Authenticité et littérature personnelle», et ce contrairement à certaines attentes (ou à certains clichés?), aborde sa thématique en fonction du régime discursif particulier aux écrits personnels. On mesure maintenant le chemin parcouru depuis l'hégémonie lejeunienne du nom propre, avatar de la propriété privée, jusqu'à cette insertion de la littérature personnelle dans la texture, la textualité commune des voix d'un temps et d'un lieu donnés. Autrement dit, du discours social.

En ce sens, j'accorde une grande importance, toujours dans ce numéro, à l'article de Bernard Andrès, «Statut de l'intime et du vrai dans une littérature en émergence : le cas des *Mémoires* de Pierre Sales Laterrière (1743-1815)». Partant du cas Laterrière, l'étude pose la question plus générale du statut des premiers textes de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e, et particulièrement de l'écrit intime, dans l'histoire littéraire québécoise. Écrit marginal? Document d'appoint? Valeur documentaire (plus ou moins fiable, par ailleurs) sur l'époque? La réponse donnée est tout autre, et constitue le fondement d'une certaine pratique de l'histoire littéraire, qui est celle des pratiques discursives. Ce qui fait l'intérêt de ces documents, c'est leur «valeur discursive intrinsèque»: «Il ne s'agit pas à proprement parler d'une valeur "littéraire" jugée à l'aune des "chefs-d'œuvre", mais la capacité de ces textes de s'inscrire dans des formations discursives précises [...]» (p. 92). C'est aussi, par-delà leur individualité, la manière dont ces écrits «naviguent» dans la texture idéologique de l'époque»; et nous voici encore amenés au seuil du discours social. Pour en revenir au thème du numéro, bien illustré par les *Mémoires* de Laterrière, méditons cette conclusion qui est en fait un programme théorique et méthodologique :

La question est alors de savoir selon quelles stratégies énonciatives se fonde la vérité de ces récits : le type de rapport qu'ils entretiennent avec le narrataire, avec le discours social ambiant, avec *ce qui se dit* (peut se dire) dans la société de référence (p. 95).

À vrai dire, la bonne question est posée, et elle devrait engendrer les bonnes réponses. Devant le risque d'une absorption de l'objet littéraire par l'histoire ou la sociologie (mais cela, c'est moi qui le dis, et non Bernard Andrès); devant le danger, en cette ère des «industries culturelles», de dompter le littéraire avec le lasso des «producteurs-agents-produits-récepteurs», il me semble y avoir ici une piste riche pour com-prendre le littéraire. Une piste qui, au-delà de l'immanence (le littéraire, c'est ce qu'une société donnée estime comme étant

littéraire) ou de l'idéalisme théorique, permet de réfléchir d'une nouvelle manière à «notre» littérature, et plus particulièrement à son archéologie. Cet autre paradigme, si j'ose l'appeler ainsi, complète heureusement celui, actuel, de la Raison et de la «logique économique», en mettant l'insistance sur le texte, bien sûr, mais surtout sur le contexte énonciatif et «la sociogénèse de leur énonciation» (p. 94-95).

Notons que *Tangence* a fait paraître, précédemment à celui dont il est question, un numéro sur «La référence littéraire» (n° 44, juin 1994), dont le propos n'est pas tout à fait étranger à l'authenticité. Philippe Hamon présente un questionnement intéressant sur le texte littéraire et la référence; Nicole Fortin, une étude novatrice de *Maria Chapdelaine* fondée sur les trois modes de référentiation de Kerbrat-Orecchioni; enfin, Élisabeth Nardout-Lafarge scrute le recours à l'antonomase du nom d'auteur chez Berthelot Brunet.

Or, le texte, et encore ici l'écrit personnel, est une Place de l'Étoile qui accepte bien des voies pour y accéder. Dans *Dalhousie French Studies*, par exemple, Kelly Gervais aborde deux œuvres autobiographiques de Robbe-Grillet au moyen de la théorie des actes de langage d'Austin et Searle. En écho à la revue *Tangence*, l'étude vise un objectif lié à l'authenticité: l'auteure veut en effet montrer «comment la notion de la vérité, en particulier, peut être manipulée dans le "discours de vérités" qu'est l'autobiographie⁴». Enfin, un souci de resserrer le paradigme du littéraire n'entraîne pas pour autant le refus d'apports extra-disciplinaires. Du champ de la philosophie, Marie-José Minassian aborde l'étude autobiographique de Freud, *Sigmund Freud présenté par lui-même*, à partir du concept de *Kenôsis*. Ce terme, qui nous ramène au littéraire, est emprunté de Harold Bloom qui, dans *The Anxiety of Influence* (1973), s'est penché sur la tension, en l'occurrence chez les poètes, entre le sentiment de procéder d'une tradition et la volonté de s'en détacher. *Kenôsis* est l'un des six principes de démarcation «signifiant un mouvement de discontinuité par rapport au(x) précurseur(s) [...]»⁵. Par-delà les propos de Georges Gursdorf sur l'autobiographie où l'effort central est de tout ramener à soi comme maître d'œuvre de cohérence, le *moi* se trouve placé ici dans un cadre de référence plus large, l'appartenance à une génération, une tradition, un champ d'activité humaine.

L'on n'a donc pas fini de sonder la littérature personnelle, énigme importante de la vie littéraire actuelle et justiciable de multiples formes d'interrogations. Mais sa présence comme pratique discursive pose ici, de manière nouvelle, son insertion dans un contexte textuel de stratégies et de choix énonciatifs tout autant que narratifs. Toutefois, l'énigme de la littérature personnelle n'en concerne pas moins son

genre même. En effet, dans une fin de siècle où l'on prétend que l'individualisme est de rigueur, nous sommes entourés d'images et de comportements incroyablement conformistes. N'est-ce pas ce conformisme que rejette la littérature personnelle? Son existence même serait alors la voix d'une protestation.

Discours métapostmodernes

Je réunis ici quelques articles qui présentent une réflexion de second degré sur le postmoderne, c'est-à-dire sur ses conditions, ses présupposés, ses tendances, ses vertus et ses limites. Ce cogito du post-moderne — que l'on permette ce mot de Descartes, plein de son ambiguïté entre la Raison et le Doute — donne de très intéressantes percées dans le contexte québécois.

Postmodernité ou postcolonialisme? Marie Vautier note avec à-propos que le postmoderne, de manière générale, risque de participer d'un discours hégémonique eurocentrique qui s'applique fort mal aux littératures coloniales, et que le postcolonialisme rend peut-être mieux la condition politique et la pratique discursive au Québec. L'argumentation est ici très intéressante. Le Québec, à l'instar des autres sociétés colonisées, «n'a jamais cru au pouvoir totalisant des métarécits [...]: il n'y a jamais eu *une* vérité du passé et on n'a jamais cru à *un* concept unitaire du savoir⁶». Et ce qui fait précisément l'intérêt de l'argumentation, c'est la thèse, généralement reçue, que le Québec aurait précisément connu *une* vérité, *un* savoir, celui d'une société théocratique. Nos grands métarécits n'auront peut-être pas été ceux que décrit Lyotard, mais qu'importe: notre statut même de société coloniale nous a conduits à nous concocter notre sauce liante. Chacun a la totalisation qu'il mérite, ou qu'il se donne. En ce sens, l'étude de Marie Vautier conduit à une interrogation pertinente sur un concept importé, le postmoderne, en lien avec le postcolonialisme.

Un concept importé? C'est ce que croit, avec justesse, Janet Paterson: le postmoderne québécois s'allie beaucoup plus à Lyotard et à Scarpetta qu'à Jameson, Derrida ou De Man. Il faut dire ces choses, et comprendre leurs conséquences sur la critique québécoise qui, si elle «accepte allègrement l'aspect hétérogène et éclaté de l'écriture postmoderne, [...] n'en mime pas pour autant la pratique discursive⁷». L'auteure de l'article dégage en outre six axes principaux à partir desquels la critique québécoise s'engage dans des lectures postmodernes de textes. Ces axes possèdent ici une valeur heuristique qui permet de comprendre, par regroupements, les diverses facettes du postmoderne.

Une réflexion intéressante se dégage en prime de l'étude de Janet Paterson: «le postmodernisme artistique représente-t-il le crépuscule de l'art et de l'humanité?» (p. 83) Les croisements qu'autorise le postmoderne ne sont-ils qu'un euphémisme pour qualifier l'effritement culturel et social? Sciemment, Janet Paterson n'apporte pas de réponse, car ce n'est pas là son but.

Cependant, en lien avec cette interrogation, un article de Gary B. Madison se termine par une profession de foi dans le postmoderne:

[...] la vérité de la postmodernité est, tout simplement, la *démocratie*. Cette dernière, selon l'acception postmoderne, n'est rien d'autre que ce à quoi se réfèrent par exemple les membres de *Solidarnosc*: l'organisation autonome de la société civile, ou, comme dit Lefort, «la reconnaissance mutuelle des libertés, la garantie mutuelle de pouvoir les exercer». Pour la postmodernité, la démocratie est la *seule* vérité qu'il puisse y avoir⁸.

Il faudrait, pour bien comprendre l'importance de cette position, retourner au *Lieu de l'homme* de Fernand Dumont, dont les propos sur la parole gardent toute leur actualité. Mais alors, on sera un peu moins optimiste face à ce déplacement du lieu de la parole qui, plutôt que de trouver sa consistance dans une réserve préétablie de significations, la fonde dans la vérité de chacun. Car alors, la vérité est de l'ordre de la supputation, puisqu'il suffit d'additionner les voix pour l'obtenir; mais elle est aussi, à cause de cela, très fragile, très influençable, susceptible de fluctuer au gré des pressions ou des sondages, dont la prolifération est véritablement un signe des temps. Par contre, dès que l'art n'est plus une substance mais une méthode, un objet mais un processus, il questionne l'État et ses normes: ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui un art *explosé* est, aussi, un art *exposé*, «au cœur d'un processus qui assure une nouvelle interpénétration entre la création et le social⁹».

En bref, cette réflexion de second degré sur le postmodernisme est bien évidemment une méditation sur notre temps. On pourra donc la compléter par une étude prospective de François Rochon, «Notes pour une archéologie du postmodernisme¹⁰» qui, justement, insiste beaucoup sur Jameson, Fokkema et De Man.

Urbi et orbi

Du postmodernisme à l'intérêt pour les marges, le limitrophe, voici que les frontières éclatent. Plusieurs revues en témoignent éloquemment.

Ainsi, *Nuit Blanche* propose un numéro sur la littérature irlandaise, qui n'est pas sans lien avec la littérature québécoise. Tout en

l'abordant pour ce qu'elle est, ce dossier offre, à la suite d'un article de Ramon Hathorn paru en 1977¹¹, des pistes d'étude par Pàdraig O Gormaille, dans «L'Irlande dans la littérature québécoise»¹².

Canadian Literature, de son côté, regarde vers le Sud et l'Europe, dans «Hispanic-Canadian Connections». On y trouve de très intéressants articles, de Ben-Zion Shek et Sergio Chaple Mesa sur une traduction de *Maria Chapdelaine*, à Cuba, en 1923¹³; de Pierre Rajotte sur Faucher de Saint-Maurice, mais aussi sur le récit de voyage et l'expression de soi du XIX^e siècle¹⁴; de Hugh Hazelton sur les écrits des Latino-américains du Québec¹⁵; et enfin, de Mary Ellen Ross sur Ferron et le réalisme merveilleux¹⁶.

Enfin, le pont royal de ces croisements, la traduction, n'a pas attendu les traités de libre-échange pour exister. *Ellipse* reproduit les actes d'un colloque dédié au «passeur de frontières» Philip Stratford, et intitulé «Aux Canadas». S'y succèdent de riches propos sur le rôle culturel de la traduction et du traducteur (comme dans le cas de Michel Tremblay traduit en yiddish); l'importance du volet «traduction» au Conseil des Arts; ou sur Honoré Beaugrand qui se traduit lui-même dans sa rare et magnifique édition de *La Chasse-Galerie*, en 1900¹⁷.

«Je reviens chez nous...» avec le deuxième numéro des *Cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle*. On offre un numéro substantiel où les littéraires trouveront leur profit, qu'ils s'intéressent au livre ou aux mouvements des idées. Mais le plat de résistance est sans nul doute la riche entrevue de Benoît Lacroix avec le père Georges-Henri Lévesque. Le plat de résistance? Certes. Mais l'entrée n'est pas à négliger — «Un Québec malade de sa mémoire» est un éditorial qui interroge notre attitude de manipulation du passé¹⁸. Mais alors, sommes-nous revenus à notre condition postmoderne? Si, comme le citent Benoît Lacroix et Stéphane Stapinisky, «le rapport à la mémoire a remplacé brutalement le futur comme légitimation de l'action présente, il favorise naturellement une idéologisation de la mémoire, une manipulation du mémoriel»¹⁹. La mort des utopies, des métarécits, des projets collectifs et prospectifs, semble en effet offrir un terrain fertile pour le révisionnisme historique, et pour notre maître, le passé... recomposé.

1. Daphni Baudoin, «Liminaire», *Tangence*, n° 45, octobre 1994, p. 7.

2. Yvan Lamonde, «L'historien des idées et la littérature personnelle», *ibid.*, p. 14. Je signale en passant un autre article d'Yvan Lamonde qui intéressera l'histoire des idées: «Les «intellectuels» francophones au Québec au XIX^e siècle: questions préalables», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. XLVIII, n° 2, automne 1994, p. 153-185.

3. Également, dans ce même numéro, «La revendication du réel: le cas de la poésie intime», par Hélène Marcotte, p. 50-60.
4. Kelly Gervais, «La vérité sur la lecture autobiographique», *Dalhousie French Studies*, n° 28, automne 1994, p. 159.
5. Marie-José Minassian, «Freud: d'une *tension* autobiographique», *Horizons philosophiques*, vol. I, n° 5 («Esthétiques et sociétés»), automne 1994, p. 107.
6. Marie Vautier, «Les métarécits, le postmodernisme et le mythe postcolonial au Québec. Un point de vue de la "marge"», *Études littéraires*, vol. XXVII, n° 1, été 1994, p. 48.
7. Janet Paterson, «Le postmodernisme québécois. Tendances actuelles», *ibid.*, p. 85.
8. Gary B. Madison, «Visages de la postmodernité», *ibid.*, p. 134.
9. Jean-Jacques Gleizal, *L'Art et le politique. Essai sur la médiation*, Paris, Presses universitaires de France, 1994, p. 250.
10. François Rochon, «Notes pour une archéologie du postmodernisme», *Horizons philosophiques*, vol. V, n° 1, automne 1994, p. 56-73.
11. Ramon Hathorn, «L'Irlandais dans le roman québécois», *Études littéraires*, n° 2, décembre 1977, p. 117-123.
12. *Nuit blanche*, n° 57, septembre-octobre-novembre 1994, p. 65-67.
13. Ben-Zion Shek et Sergio Chaple Mesa, «*Maria Chapdelaine* in Iberoamerica. Hernandez Cata's Translation of the French-Canadian Classic», *Canadian Literature*, nos 142-143, automne-hiver 1994, p. 63-74. Puisqu'il est fait mention de Ben Shek ici, j'en profite pour signaler, en hommage au professeur de l'Université de Toronto, le numéro «Représentation culturelle et société québécoise» de *University of Toronto Quarterly*, vol. XLIII, n° 4, été 1994.
14. Pierre Rajotte, «*De Québec à Mexico*, de Faucher de Saint-Maurice: une tentative de voyage vers soi», *ibid.*, p. 77-96. Du même auteur, on pourra lire «Aux frontières du littéraire: récits de voyageurs canadiens-français au XIX^e siècle», *Trois*, vol. X, n° 1, automne 1994, p. 23-42.
15. Hugh Hazelton, «Quebec Hispanico: Themes of Exile and Integration in the Writing of Latin Americans Living in Quebec», *Canadian Literature*, *op. cit.*, p. 120-135.
16. Mary Ellen Ross, «Que le diable l'emporte: réalisme merveilleux et religion dans *La Chaise du maréchal ferrant*», *ibid.*, p. 142-156.
17. *Ellipse*, n° 51 («De la traduction/On Translation»), 1994, 114 p.
18. *Les Cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle*, n° 2, été 1994, 205 p.
19. Olivier Mongin, «Une mémoire sans histoire? Vers une autre relation à l'histoire», *Esprit*, mars-avril 1993, p. 108, cité dans *ibid.*, p. 3.